

BARREAU DE TOULOUSE

Séance solennelle d'ouverture de la Conférence du Stage

19 Décembre 1970



DISCOURS
de M. le Bâtonnier **ESCAFIT**



ELOGE
de M. le Bâtonnier **PUNTOUS**
par M^e Bruno **VACARIE**



LA GUERRE DES SEXES
par M^e Michel **SARRAMON**

Imprimerie spéciale de la GAZETTE DES TRIBUNAUX DU MIDI
28, allée Jean-Jaurès
TOULOUSE



LA GUERRE DES SEXES

par M^e Michel SARRAMON

Les unes tenaient leurs « états généraux » à Versailles, l'année dernière, à l'initiative de tel grand magazine féminin, dans un climat de calme et de sérénité. Point de spéculations intellectuelles élevées sur la condition de la femme, point de fracassantes déclarations de principe sur ses droits les plus légitimes : « les préoccupations du quotidien », pour reprendre l'expression d'un observateur, y dominaient...

Les autres, au même moment, peu avant ou peu après et aujourd'hui encore, à New-York, à Paris ou ailleurs, brandissaient la bannière de la révolte et tenaient le haut du pavé, cherchant à assimiler « la guerre des sexes » aux combats des « minorités opprimées » et « des peuples du tiers monde », décalcomanie moderniste du système déjà ancien de la « lutte des classes ».

A côté de l'immense « majorité silencieuse », deux variantes donc de la contestation féminine :

— l'une paisible, discrète, feutrée, s'inscrivant dans une perspective traditionnelle... rassurante ;

— l'autre remuante, virulente, cherchant à se fondre dans un courant révolutionnaire, mais qui n'inquiète pas pour autant, du moins pour l'instant.

Chose étrange, le phénomène semble ne toucher de nos jours que les sociétés nanties et, parmi elles, plus encore, les plus riches, les plus évoluées, celles où l'intégration égalitaire de la femme paraissait déjà la mieux accomplie : les Etats-Unis et les pays anglo-saxons en particulier.

Alors, chacun s'interroge et nous nous interrogeons aussi.

★ ★

Le phénomène de la contestation féminine n'est pourtant pas nouveau.

Ce sont les matrones romaines qui, déjà, sous Marc Aurèle, par leur manifestation sur la voie publique, firent échec, contre

Caton, à la loi Appia qui avait interdit le luxe aux Romains alors qu'Annibal menaçait Rome.

Plus près de nous, sous la Révolution française, après de longs siècles d'obscurantisme pour la condition de la femme, ce sont des femmes qui iront à Versailles chercher « le boulanger, la boulangère et le petit mitron »... C'est l'une d'elle, Olympe de Gouges, qui, avant de monter courageusement à l'échafaud, proposa, mais sans succès, une « Déclaration des droits de la femme » pour faire pendant à celle des « Droits de l'homme » ; c'est encore une Charlotte Corday qui, en plongeant son poignard dans la poitrine de Marat, influencera, dans une large mesure, le cours des événements. Mais, ne nous y trompons pas, il ne s'agit là que d'épiphénomènes qui n'ont changé en rien ou presque le sort de la femme ; l'Histoire, celle des hommes d'avant, pendant et depuis la Révolution française, suivit son cours.

Au dix-neuvième siècle cependant, ce qui n'avait été jusque-là qu'initiative individuelle ou phénomène de génération quasi spontané, tend à prendre forme, à s'organiser, à s'institutionnaliser presque. Les mouvements féministes fleurissent en Europe. Ils ont leurs leaders : Mrs Fawcett pour la Grande-Bretagne, Maria Deraismes pour la France. « La Voix des Femmes », première publication féminine, sans doute, paraît et se fait entendre avec Eugénie Niboyer. A partir de 1878, date du premier Congrès international du droit des femmes, mouvements féministes et mouvements suffragistes se multiplient et se succèdent avant de se confondre : après les revendications sur les droits civils, ce sont celles portant sur le droit de vote qui seront les « chevaux de bataille » de ces mouvements qui traversent l'Atlantique dans les deux sens jusqu'après la première guerre mondiale. Les femmes, en tant que telles, font ainsi irruption dans l'histoire qui ne sera plus désormais tout à fait l'histoire des seuls mâles, même si nous admettions avec quelque pessimisme ou résignation comme M^{me} Simone de Beauvoir que : « ... l'action des femmes n'a jamais été qu'une agitation symbolique. Elles n'ont gagné que ce que les hommes ont bien voulu leur concéder ; elles n'ont rien pris, elles ont reçu... »

★
★★

Si le phénomène n'est pas nouveau, par contre le contexte dans lequel il s'inscrit et se développe, lui, a beaucoup changé : notre vingtième siècle, siècle des profonds bouleversements, des grandes mutations s'il en fut, demeurera entre autres choses marqué par la transformation radicale de la condition féminine.

Qu'elle soit l'aboutissement de cette poussée féministe à laquelle nous faisons allusion à l'instant, qu'elle soit la consé-

quence d'événements extérieurs ou qu'elle s'inscrive, tout simplement, dans le cadre d'une évolution normale de la nature des hommes et des choses, peu nous importe.

Un fait est aujourd'hui acquis : la femme, à tout le moins dans nos sociétés évoluées, s'est affranchie de l'état de sujétion qui a été le sien pendant trop longtemps. Elle se trouve désormais sur un pied d'égalité presque totale avec l'homme et le chemin qui resterait à parcourir pour que cette égalité soit aussi parfaite que possible, ne s'analyse plus qu'en une question de temps et de temps très limité.

Elle s'est vu reconnaître les mêmes droits civils et personnels que l'homme :

— au niveau de la famille, la dyarchie égalitaire est devenue principe ;

— sur le plan civique et politique, à l'exception de quelques rares incompatibilités, l'égalité femme-homme est entrée pratiquement dans les mœurs et il n'est plus guère de pays ou de contrée où le problème du vote féminin se pose encore ;

— dans le domaine économique, dans le monde du travail, celui par lequel, suivant l'expression de l'auteur du « Deuxième sexe » : « ... la femme a en partie franchi la distance qui la séparait du mal... », la tendance à l'égalité est aussi irréversible.

Mais alors, qu'est-ce qui peut bien expliquer et justifier ce jaillissement contestataire ?... et quelque esprit chagrin de poser la question : « que peuvent-elles demander de plus ?... »

Sans doute ne suffit-il pas que des droits soient abstraitement reconnus pour qu'ils trouvent dans les mœurs leur expression concrète, alors même qu'une longue habitude s'y opposerait. Il reste encore, en effet, des résistances solides à vaincre ; et que le féminisme moderne, sous quelque forme qu'il se présente, cherche à étendre et conforter les positions acquises, rien de plus normal.

Sans doute encore, les « préoccupations du quotidien » — conditions de travail, disparité des salaires... — sont-elles suffisamment graves de conséquences pour que les intéressées puissent et doivent y réfléchir, rechercher des solutions, attirer l'attention des pouvoirs publics, y sensibiliser les hommes.

Mais au delà ?

Au-delà demeure posé en son entier et avec plus d'acuité que jamais le problème de fond : celui de l'émancipation de la femme, de son contenu et de sa portée.

★ ★

« S'émanciper de » et « s'identifier à » sont deux expressions contradictoires. Or ce n'est pas l'un des moindres paradoxes du

« féminisme », celui d'hier comme celui d'aujourd'hui, que d'avoir cherché « à mettre la femme à l'école de l'homme ». Comme si, fascinées par les apanages de la masculinité, les femmes avaient voulu cumuler les charges traditionnelles qui sont les leurs avec celles que les hommes ont exercé de tout temps.

La dilution de l'idée de péché attachée à la chair, une certaine liberté sexuelle, la remise en honneur de la féminité, l'accession à l'égalité des droits sont incontestablement les aspects les plus positifs de l'émancipation de la femme.

Mais que dire de cette « émancipation » qui se réduirait à vouloir s'attribuer les caractéristiques de la catégorie dont on prétend justement se « libérer » ? La nature a créé le masculin et le féminin. Si la femme s'identifie à l'homme, il n'y a plus que du masculin ; elle se nie deux fois et l'équilibre est rompu. Au profit de qui ? C'est tout le contraire de l'émancipation.

Ne soyons pas toutefois excessifs :

— d'abord parce que nous sommes loin d'atteindre cette identification si contraire à une véritable émancipation ;

— ensuite parce que cette tendance à l'identification, née de l'instinct plus que de la raison, ne constitue, à notre avis, qu'une phase du phénomène de libération : tout mouvement de libération, au moment où il atteint sa force la plus grande, ne commence-t-il pas à nier la différence que l'on a travestie contre ses membres (c'est la phase de l'assimilation par identification) pour, dans un second temps, l'assumer, au contraire, l'exagérer même, comme pour mieux affirmer leur puissance et leur originalité ? Nous le pensons et nous sentons d'autant plus autorisés à dénoncer certaines déviations où l'intelligence, fut-elle la plus affinée, peut conduire : celle pour laquelle les différences ne sont que vues de l'esprit, celle qui soutient que la féminité n'est qu'un mythe et prétend en d'autres termes libérer la femme en lui disant qu'elle n'existe pas, celle-là même qui aujourd'hui influe les jusqu'au-boutistes du courant féminin révolutionnaire.

Ainsi, Simone de Beauvoir, dans « Le Deuxième Sexe », donna le coup d'envoi de ces théories étranges en affirmant : « On ne naît pas femme, on le devient... ». La femme y apparaît comme « construite » par la société, l'éducation, l'histoire et les mœurs. Elle est « imposée » par l'homme pour objectiver un Autre qu'il entend soumettre à son pouvoir et à ses désirs. Après Sartre, « porté à ne voir partout que des conditionnements historiques et des conditionnements sociaux » (« Réflexions sur la question juive »), M^{me} de Beauvoir affirme que l'homme et la femme n'existent pas comme données, mais qu'ils sont vus tels : « La différence (entre garçons et filles) serait tout entière dans l'éducation qui voue la fillette à l'immanence, l'invitant à adopter une attitude

passive ; le garçon, encouragé à dépasser ce stade, à surmonter l'épreuve de la séparation plutôt qu'à ruser et à la tourner, étant pour sa part voué à la transcendance » (Suzanne Lilar).

Mais alors, qui fait l'histoire, modèle la société, fixe l'éducation, transforme les mœurs ? Nous sommes ici en pleine incohérence.

Et, comme si elle cherchait à ce que ses désirs deviennent réalité, Beauvoir s'attaque aux attributs les plus nobles de la féminité qu'elle nie par ailleurs, avec une agressivité rare et que seule pourrait excuser la pure spéculation intellectuelle : le mariage est « obscène », « honteux », « monstrueux » ; la maternité la « rive à son corps », l'enfant qu'elle porte « la ronge »... le sentiment maternel n'est pas non plus épargné : c'est une « absurdité », il est « trouble », « équivoque » ; les besognes ménagères quant à elles sont « viles » ; et encore, les femmes qui se consacrent à leurs enfants « se laissent vivre », elles « se rendent intéressantes », etc...

« Au fond, », remarque M^{me} Suzanne Lilar dans son excellent ouvrage « Le malentendu du deuxième sexe », « comme Sartre, Simone de Beauvoir a toujours buté contre « le fait qu'il y ait des autres ». Elle a d'abord tenté de le résoudre en niant les différences. Il n'y a pas de juifs, il n'y a pas de femmes, il n'y a pas de différences. Mais ce moyen s'est révélé inefficace. Une façon moins primaire de la réduire, c'était alors de la conceptualiser, ce qu'elle s'efforce de réaliser en faisant de l'autre un mythe ».

Beauvoir commence donc par pratiquer la séparation dualiste, en soutenant que les différences indiscutables — physiologiques par exemple — sont des « faits de culture ». Puis elle admet que ces différences existent sans doute, mais qu'elles n'ont d'autre « signification » que celles du contexte mythique et culturel dans lequel elles sont saisies. Suivant l'expression de M. de Benoist, « la première attitude lui fait rejoindre le puritanisme de l'« anti-physis » sartrienne, la seconde l'amène à plaider « l'insignifiance des réalités » par l'affligeante théorie de « pour autrui ». Il y a, dans les deux cas, projection complète de la physiologie sur la psychologie, et tout cela s'achève dans un idéalisme effréné... »

Cet idéalisme effréné, nous le retrouverons quelques années plus tard dans les œuvres d'une Marguerite Duras, d'une Françoise Parturier, d'une Christiane Rochefort ou d'une Françoise d'Eaubonne qui se sont faites, après Beauvoir, les « Passionnaries » de l'unisexe ; nous le retrouverons surtout dans les positions prises par tel ou tel mouvement contestataire contemporain. Ainsi, en juin 1968, le comité d'action « Nous sommes en marche » publiait un manifeste sur la sexualité consistant en une série de postulats révélateurs : « La sexualité participe au système

oppressif actuel... Les détournements de l'énergie sexuelle ont donné naissance à un capitalisme de la sexualité... Le couple institutionnalisé en « personne morale » indivisible et durable est aliénant... La reproduction est à l'heure actuelle un jeu de dupes où l'homme et la femme sont objectivement complices pour victimiser l'enfant... » et plus loin encore : « ... il n'y a pas de famille. La famille est irréelle et ne subsiste que par la fascination qu'elle exerce sur les esprits aliénés (...), il n'y a ni père, ni mère. Tout individu étant complet — à la fois homme, femme et enfant —, n'a plus aucune raison de désirer un enfant pour lui-même. C'est le Groupe qui se reproduit... »

Les communautés existentialo-angéliques qui sont nées ou pourraient naître de cette façon de penser aboutiraient ainsi à une société de purs concepts. « Tout à la fois homme, femme et enfant », chaque individu choisit son sexe. Finie l'aliénation, vive la libération totale...

Nous penserions quant à nous, avec M. le professeur Marcel Sendrail, qu'en fait, « ... on reviendrait par là aux conditions des sociétés primitives où les enfants formaient indistinctement la progéniture de la collectivité. Il n'y aura plus alors ni pères, ni mères, ni couples, ni foyers. L'individu demeurera seul face à la toute-puissance de l'Etat technocratique. L'acte sexuel lui-même, qui n'impliquera plus aucun engagement moral, se réduira à un simple rite hygiénique, dépouillé de toute valeur affective et de toute résonance profonde... » (« La biologie du couple », revue Essai, n° 2) et la « liberté totale » des contestataires de la sexualité univoque se réduirait ainsi à une spectaculaire régression sur l'axe de l'évolution.

★
★ ★

Fort heureusement, nous n'en sommes pas encore là et avons confiance que la nature profonde des choses et des hommes saura défendre ses droits et se défendre contre les assauts qu'elle subit.

La différenciation sexuelle a beau être niée, elle n'en existe pas moins, et il n'y a pas lieu de s'en affliger. Nul ne choisit son sexe, pas plus que sa personnalité, et nous n'échappons point à notre déterminisme héréditaire, n'en déplaise à M^{me} de Beauvoir, dont les thèses sont incontestablement démenties par les progrès récents de la génétique.

Sans doute, la volonté peut-elle aménager la personnalité, la pression des circonstances extérieures peut-elle influencer sur elle, mais ses caractères essentiels ne peuvent être bouleversés sans que la nature revienne au galop.

Résultat d'un long processus évolutif, la différence est évidente pour ce qui concerne les caractères primaires (génitaux) ou secondaires (extra-génitaux). Physiologiquement parlant, la morphologie des gamètes explique leur rôle particulier dans le « scénario sexuel », et la différence se retrouve dans la superstructure hormonale des sécrétions endocriniennes. Le fait que, dans les deux sexes, on ne réagisse pas de la même façon aux stimuli morbides est également connu depuis longtemps, comme l'ont souligné J. de Grouchy et Maurice Lamy. L'absence chez la femme d'un type de chromosome (le gonosome Y) la prive d'un certain nombre de qualités mais aussi lui en confère d'autres que l'homme n'a pas : plus grande résistance à la douleur par exemple, mais aussi résistance plus grande à certaines maladies telles que la méningite, la septicémie ou la gammaglobuline, toutes qualités directement liées aux tendances naturelles de protection, de conservation qui lui sont propres.

Dans un texte annexé au « Malentendu du deuxième sexe », le professeur Gilbert-Dreyfus, donnant le « point de vue de l'endocrinologue », explique : « ... la différence sexuelle imprime sa marque à l'individu tout entier, à sa psyché comme à son soma, qu'unit intimement une solidarité physiopsychologique. A la puissance, la résistance, l'énergie, la combativité agressive, l'instinct de chasse, de conquête et de domination qui sont des caractères masculins, s'opposent les attributs de la femme : soumission, passivité, sensibilité, tendresse, réceptivité, intuition et sens des nuances... ». Et d'ajouter : « ... quelle que soit la responsabilité respective des chromosomes et des hormones, les cerveaux de l'homme et de la femme — et, partant, leur mode de pensée — ne sont certainement pas identiques, et je m'inscris en faux contre l'assertion selon laquelle il n'y a pas de cerveau féminin ni de cerveau masculin, mais un seul et même cerveau, celui de l'espèce humaine... ».

Différence donc scientifiquement établie et que seule, peut-être, à raison de ses progrès permanents, la science pourrait atténuer, voire dissiper. Mais ne risque-t-on pas de jouer en la matière aux apprentis sorciers et de donner naissance à un monde impossible, invivable ?...

La question demeure posée.

En ce qui nous concerne, nous préférons retenir que malgré leurs différences, les deux sexes n'en sont pas moins égaux à raison de la bisexualité inhérente à chacun d'eux et surtout de leur complémentarité qui, bien que contestée par certains idéologues, n'en demeure pas moins une nécessité vitale qu'exprime l'instinct procréateur, véritable impératif biologique inscrit au patrimoine héréditaire des individus selon les normes de leur espèce.

Il est donc deux excès où l'on ne saurait tomber : « sous prétexte que la femme est différente, la réduire à cette différence ; sous prétexte qu'elle est semblable, contester la différence » (S. Lilar).

Loin d'avoir honte d'elle-même, de faire un complexe de sa féminité, c'est, peut-être, plus que jamais, aujourd'hui, alors même qu'elle a accédé dans la réalité des faits à une quasi égalité avec l'homme, que la femme doit affirmer sa féminité.

Passée la phase momentanée de l'identification, la femme abordera celle de la désidentification où se forgera sa véritable personnalité, assumant comme elle ne l'a certainement jamais autant fait, sa féminité.

Il ne sera plus vrai alors de dire comme Jean Guitton pouvait l'écrire il y a à peine vingt ans : « ... L'être de la femme ne concerne pas l'histoire... il est plus proche de la nature des choses. Son rôle est de murmurer « que cela soit » quand on lui propose la peine, le silence et la gloire... ; sa vocation ne sera plus sans doute d'attendre, de suggérer et de répondre, d'être beaucoup plus que de faire... mais au contraire de faire autant que d'être. »

Ce sera l'heure de la femme dans l'histoire du monde ; elle aura répondu à une évolution naturelle mais aussi voulue des choses ; la crise de nos civilisations comme celle du couple dont on aura beaucoup parlé, se sera-t-elle, peut-être alors, résorbée dans une nouvelle approche mais aussi une nouvelle dimension de l'amour, celui qui peut et doit exister entre l'un et l'autre sexe, celui qui peut et doit se développer entre les hommes.

Et la guerre des sexes n'aura jamais lieu...